

MIGUEL
BONNEFOY

Héritage

Rivages

La maison de la rue Santo Domingo à Santiago du Chili, cachée derrière ses trois citronniers, a accueilli plusieurs générations de la famille des Lonsonier. Arrivé des coteaux du Jura avec un pied de vigne dans une poche et quelques francs dans l'autre, le patriarche y a pris racine à la fin du XIX^e siècle. Son fils Lazare, de retour de l'enfer des tranchées, l'habitera avec son épouse Thérèse, et construira dans leur jardin la plus belle des volières andines. C'est là que naîtront les rêves d'envol de leur fille Margot, pionnière de l'aviation, et qu'elle s'unira à un étrange soldat surgi du passé pour donner naissance à Ilario Da, le révolutionnaire. Bien des années plus tard, un drame sanglant frappera les Lonsonier. Emportés dans l'œil du cyclone, ils voleront ensemble vers leur destin avec, pour seul héritage, la légende mystérieuse d'un oncle disparu.

Dans cette fresque éblouissante qui se déploie des deux côtés de l'Atlantique, Miguel Bonnefoy brosse le portrait d'une lignée de déracinés, dont les terribles dilemmes, habités par les blessures de la grande Histoire, révèlent la profonde humanité.

Miguel Bonnefoy est l'auteur de deux romans très remarquables, *Le Voyage d'Octavio* (Rivages poche, 2016) et *Sucre noir* (Rivages poche, 2019). Ils ont tous deux reçu de nombreux prix et été traduits dans plusieurs langues.

Du même auteur

Le Voyage d'Octavio, roman, Rivages, 2015 ; Rivages Poche, 2016.

Jungle, récit, Paulsen, 2016 ; Rivages Poche, 2017.

Sucre noir, roman, Rivages, 2017 ; Rivages Poche, 2019.

Naufrages, nouvelles, Rivages Poche, 2020.

Miguel Bonnefoy

Héritage

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Ce livre a été écrit à la Villa Medici, entre 2018 et 2019.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

ISBN : 978-2-7436-5096-4

*Pour Selva,
toi qui es la seule à connaître la suite.*

« Ceux qui ne peuvent se rappeler leur
passé sont condamnés à le répéter. »

George SANTAYANA

Lazare

Lazare Lonsonier lisait dans son bain quand la nouvelle de la Première Guerre mondiale arriva jusqu'au Chili. À cette époque, il avait pris l'habitude de feuilleter le journal français à douze mille kilomètres de distance, dans une eau parfumée d'écorces de citron, et plus tard, lorsqu'il revint du front avec une moitié de poumon, ayant perdu deux frères dans les tranchées de la Marne, il ne put jamais réellement séparer l'odeur des agrumes de celle des obus.

Selon le récit familial, son père avait autrefois fui la France avec trente francs dans une poche et un pied de vigne dans l'autre. Né à Lons-le-Saunier, sur les coteaux du Jura, il tenait un vignoble de six hectares quand la maladie du phylloxéra apparut, sécha ses cepes et le poussa à la faillite. Il ne lui resta en quelques mois, après quatre générations de vigneron, en contrebas des versants, que des racines mortes dans des vergers de pommiers et des plantes sauvages desquelles il tirait une absinthe triste. Il quitta ce pays de calcaire et de céréales, de morilles et de noix, pour s'embarquer sur un navire en fer qui partait du Havre

en direction de la Californie. Le canal de Panama n'étant pas encore ouvert, il dut faire le tour par le sud de l'Amérique et voyagea pendant quarante jours, à bord d'un cap-hornier, où deux cents hommes, entassés dans des soutes remplies de cages à oiseaux, jouaient des fanfares si bruyantes qu'il fut incapable de fermer l'œil jusqu'aux côtes de la Patagonie.

Un soir qu'il errait comme un somnambule dans un couloir de couchettes, il vit dans l'ombre une vieille femme couverte de bracelets, aux lèvres jaunes, assise sur une chaise de rotin, au front tatoué d'étoiles, qui lui fit signe d'approcher.

– Tu n'arrives pas à dormir ? demanda-t-elle.

Elle sortit de son corsage une petite pierre verte, creusée de cavernes minuscules et scintillantes, pas plus grosse qu'une perle d'agate.

– C'est trois francs, lui dit-elle.

Il paya, et la vieille femme brûla la pierre sur une écaille de tortue qu'elle agita sous son nez. La fumée lui monta si brusquement à la tête qu'il crut défaillir. Cette nuit-là, il dormit pendant quarante-sept heures d'un sommeil ferme et profond, en rêvant à des vignes d'or parsemées de créatures marines. À son réveil, il vomit tout ce qu'il avait dans le ventre et ne put se lever du lit tant son corps lui parut d'une lourdeur insoutenable. Il ne sut jamais si ce furent les fumées de la vieille gitane ou l'odeur fétide des cages à oiseaux, mais il sombra dans un état de fièvre délirante pendant la traversée du détroit de Magellan, hallucina parmi ces cathédrales de glace, voyant sa peau se couvrir de taches grises comme si elle s'effritait en

condres. Le capitaine, qui avait appris à reconnaître les premiers signes de la magie noire, n'eut besoin que d'un coup d'œil pour deviner les dangers d'une épidémie.

– La fièvre typhoïde, déclara-t-il. On le descendra à la prochaine escale.

C'est ainsi qu'il débarqua au Chili, à Valparaíso, en pleine guerre du Pacifique, dans un pays qu'il ne savait pas placer sur une carte et dont il ignorait tout à fait la langue. À son arrivée, il rejoignit la longue queue qui s'étirait devant un entrepôt de pêche avant d'atteindre le poste de douane. Il s'aperçut que l'agent du service d'immigration posait systématiquement deux questions à chaque passager avant de tamponner leur fiche. Il en conclut que la première devait concerner sa provenance, et la deuxième, logiquement, sa destination. Quand vint son tour, l'agent lui demanda, sans lever ses yeux sur lui :

– *Nombre ?*

Ne comprenant rien à l'espagnol, mais convaincu d'avoir deviné la question, il répondit sans hésiter :

– Lons-le-Saunier.

Le visage de l'agent n'exprima rien. Avec un geste fatigué de la main, il nota lentement :

Lonsonier.

– *Fecha de nacimiento ?*

Il reprit :

– Californie.

L'agent haussa les épaules, écrivit une date et lui tendit sa fiche. À partir de cet instant, cet homme qui avait quitté les vignobles du Jura fut rebaptisé

Lonsonier et naquit une seconde fois le 21 mai, jour de son arrivée au Chili. Au cours du siècle qui suivit, il ne reprit jamais la route vers le nord, découragé par le désert d'Atacama autant que par la sorcellerie des chamanes, ce qui lui faisait dire parfois en regardant les collines de la Cordillère :

– Le Chili m'a toujours fait penser à la Californie.

Bientôt, Lonsonier s'habitua aux saisons inversées, aux siestes en milieu de journée et à ce nouveau nom qui, malgré tout, avait conservé des sonorités françaises. Il sut annoncer les tremblements de terre et ne tarda pas à remercier Dieu pour tout, même pour le malheur. Au bout de quelques mois, il parlait comme s'il était né dans la région, roulant les « r » comme les pierres d'une rivière, trahi pourtant par un léger accent. Comme on lui avait appris à lire les constellations du zodiaque et à mesurer les distances astronomiques, il déchiffra la nouvelle écriture australe, où l'algèbre des étoiles était fugitive, et comprit qu'il s'était installé dans un autre monde, fait de pumas et d'araucarias, un premier monde peuplé de géants de pierre, de saules et de condors.

Il fut engagé comme chef de culture dans le domaine viticole de Concha y Toro et créa plusieurs chais, qu'on appelait *bodegas*, dans les fermes d'éleveurs de lamas et de dresseuses d'oies. La vieille vigne française, sur la robe de la Cordillère, réclamait une seconde jeunesse dans ce lambeau de terre, étroit et long, suspendu au continent comme une épée à sa ceinture, où le soleil était bleu. Rapidement, il intégra un cercle fait d'expatriés, de transplantés, de

chilianisés, reliés par d'habiles alliances et enrichis par le commerce du vin étranger. Lui qui avait pris la route vers l'inconnu, qui était un humble vigneron, un pauvre paysan, se trouva brusquement à la tête de plusieurs domaines et devint un ingénieux homme d'affaires. Rien, ni les guerres ni le phylloxéra, ni les soulèvements ni les dictatures, ne pouvait désormais troubler sa nouvelle prospérité, si bien que, lorsqu'il fêta sa première année à Santiago, Lonsonier bénit le jour où une gitane, à bord d'un navire en fer, avait brûlé une pierre verte sous son nez.

Il se maria avec Delphine Moriset, une rousse frêle et délicate, aux cheveux raides, issue d'une ancienne famille bordelaise, marchande de parapluies. Delphine racontait que sa famille avait décidé d'émigrer à San Francisco, à la suite d'une sécheresse en France, dans l'espoir d'ouvrir un magasin en Californie. Les Moriset avaient traversé l'Atlantique, longé le Brésil et l'Argentine, avant de passer par le détroit de Magellan où ils firent une escale dans le port de Valparaíso. Par une ironie de l'histoire, ce jour-là, il pleuvait. Son père, M. Moriset, en homme décidé, était descendu sur le quai et avait vendu en une heure tous les parapluies qu'il avait emportés dans de grandes malles scellées. Ils n'avaient jamais repris le bateau pour San Francisco et s'étaient établis définitivement dans ce pays brumeux, serré entre une montagne et un océan, où l'on disait que, dans certaines régions, la pluie pouvait tomber pendant un demi-siècle.

Le couple, uni par les accidents du destin, s'installa à Santiago dans une maison de style andalou, sur la

rue Santo Domingo, près du fleuve Mapocho dont les crues suivaient la fonte des neiges. La façade était cachée par trois citronniers. Les pièces, toutes hautes de plafond, exhibaient un mobilier d'époque Empire composé de vanneries en osier de Punta Arenas. En décembre, on faisait venir des spécialités françaises et la maison se remplissait de cartons de citrouilles et de paupiettes de veau, de cages pleines de cailles vivantes et de faisans déplumés, déjà posés sur leur plateau d'argent, dont les chairs étaient si raffermies par le voyage qu'on ne pouvait les couper à l'arrivée. Les femmes se livraient alors à des expériences culinaires invraisemblables qui semblaient plus proches de la sorcellerie que de la gastronomie. Elles mêlaient aux vieilles traditions des tables françaises la végétation de la Cordillère, embaumant les couloirs d'odeurs mystérieuses et de fumées jaunes. On servait des *empañadas* farcies de boudin, du coq au malbec, des *pasteles de jaiba* avec du maroilles, et des reblochons si puants que les servantes chiliennes pensaient qu'ils provenaient sans doute de vaches malades.

Les enfants qu'ils eurent, dont les veines n'avaient pas une seule goutte de sang latino-américain, furent plus français que les Français. Lazare Lonsonier fut le premier d'une fratrie de trois garçons qui virent le jour dans des chambres aux draps rouges, sentant l'*aguardiente* et la potion de serpent. Bien qu'entourés de matrones qui parlaient le mapuche, leur première langue fut le français. Leurs parents n'avaient pas voulu leur refuser cet héritage qu'ils avaient arraché aux migrations, qu'ils avaient sauvé de l'exil. C'était

entre eux comme un refuge secret, un code de classe, à la fois le vestige et le triomphe d'une vie précédente. L'après-midi de la naissance de Lazare, alors qu'on le baptisait sous les citronniers de l'entrée, on se rendit en procession dans le jardin et, vêtus de ponchos blancs, on célébra cet instant en repiquant le pied de vigne que le vieux Lonsonier avait conservé avec un peu de terre dans un chapeau.

– Maintenant, dit-il en tassant la terre autour du tronc, nous avons réellement planté nos racines.

Dès lors, sans jamais y avoir été, le jeune Lazare Lonsonier imagina la France avec la même fantaisie que les chroniqueurs des Indes avaient probablement imaginé le Nouveau Monde. Il passa sa jeunesse dans un univers d'histoires magiques et lointaines, protégé des guerres et des bouleversements politiques, rêvant d'une France qu'on avait dépeint comme une sirène. Il y voyait un empire qui avait poussé si loin l'art du raffinement que les récits des voyageurs ne parvenaient pas à dépasser l'empire lui-même. La distance, le déracinement, le temps, avaient embelli ces lieux que ses parents avaient quittés avec amertume, de sorte que, sans la connaître, la France lui manquait.

Un jour, un jeune voisin avec un accent germanique lui demanda de quelle région venait son nom. Ce garçon blond, au port élégant, était issu d'une immigration de colons allemands au Chili, vingt ans plus tôt, dont la famille s'était installée dans le Sud pour travailler les terres avares de l'Araucanie. Lazare rentra chez lui avec la question au bout des lèvres. Le

soir même, son père, conscient que toute sa famille avait hérité son patronyme d'un malentendu à la douane, lui murmura à l'oreille :

– Quand tu iras en France, tu rencontreras ton oncle. Il te racontera tout.

– Il s'appelle comment ?

– Michel René.

– Il habite où ?

– Ici, dit-il en posant un doigt sur son cœur.

Les traditions du vieux continent étaient si bien enracinées dans la famille qu'au mois d'août, personne ne fut surpris de voir arriver la mode des « bains ». Le père Lonsonier revint un après-midi avec des opinions sur la propreté domestique et importa une baignoire sur pied, dernier modèle, en fonte émaillée, avec quatre pattes de lion en bronze, qui ne présentait ni robinet ni écoulement, mais seulement un large ventre de femme enceinte où deux personnes pouvaient tenir côte à côte en position foetale. Madame fut impressionnée, les enfants s'amusèrent de ses proportions et le père expliqua qu'elle était faite en défenses d'éléphant, prouvant ainsi qu'ils tenaient devant eux sans doute la découverte la plus fascinante qui soit depuis la machine à vapeur ou l'appareil photographique.

Pour la remplir, il fit appel à Fernandito Bracamonte, *el aguatero*, le porteur d'eau du quartier, père d'Hector Bracamonte qui devait jouer, quelques années plus tard, un rôle capital dans la généalogie familiale. Déjà à cet âge, c'était un homme courbé comme une branche de bouleau, avec d'énormes mains d'égoutier,

qui traversait la ville à dos de mule en transportant des barriques d'eau chaude sur une charrette, montait dans les étages et emplissait les bassines avec des gestes fatigués. Il disait être l'aîné d'une fratrie vivant de l'autre côté du continent, dans les Caraïbes, parmi lesquels Severo Bracamonte le chercheur d'or, un restaurateur d'église de Saint-Paul-du-Limon, une utopiste de Libertalia et un *maracucho* chroniqueur qui répondait au nom de Babel Bracamonte. Mais malgré cette fratrie nombreuse, personne ne sembla se préoccuper de lui le soir où des pompiers le trouvèrent noyé à l'arrière d'un camion-citerne.

On installa la baignoire au centre de la pièce et, comme tous les Lonsonier s'y baignaient à tour de rôle, les uns après les autres, on y fit tremper des citrons du porche pour purifier l'eau et on ajouta un pont en bois de bambou pour feuilleter le journal.

C'est pourquoi, en août 1914, lorsque la nouvelle de la Première Guerre mondiale arriva jusqu'au Chili, Lazare Lonsonier lisait dans son bain. Une pile de journaux était apparue le même jour avec deux mois de retard. *L'Homme Enchaîné* publiait les télégrammes de l'empereur Guillaume au tsar. *L'Humanité* annonçait le meurtre de Jaurès. *Le Petit Parisien* informait de l'état de siège général. Mais la dépêche la plus récente du *Petit Journal* affichait, en caractères menaçants sur une grande manchette, que l'Allemagne venait de déclarer la guerre à la France.

– *Pucha*, lâcha-t-il.

Cette nouvelle lui fit prendre conscience de la distance qui les séparait. Il se sentit brusquement envahi

d'un sentiment d'appartenance à ce pays lointain, attaqué à ses frontières. Il bondit hors de sa baignoire et, bien qu'il ne vît dans le miroir qu'un corps efflanqué, rabougri et inoffensif, inapte au combat, il éprouva néanmoins un regain d'héroïsme. Il gonfla ses muscles et une sobre fierté chauffa son cœur. Il crut reconnaître le souffle de ses ancêtres et sut à cet instant, avec un soupçon craintif, qu'il devait obéir au destin qui, depuis une génération, jetait les siens vers l'océan.

Il noua une serviette autour de sa taille et descendit dans le salon, le journal à la main. Devant sa famille rassemblée, dans une épaisse odeur d'agrumes, il leva le poing et déclara :

– Je pars me battre pour la France.

En ce temps-là, le souvenir de la guerre du Pacifique était toujours vivant. L'affaire Tacna-Arica, provinces conquises par le Chili sur le Pérou, créait encore des conflits frontaliers. L'armée péruvienne étant instruite par la France, l'armée chilienne par l'Allemagne, il ne fut pas difficile pour les enfants d'immigrés européens, qui naquirent sur le flanc de la Cordillère, de voir dans la discorde de l'Alsace-Lorraine une coïncidence avec celle de Tacna-Arica. Les trois frères Lonsonier, Lazare, Robert et Charles, étalèrent une carte de France sur la table et se mirent à étudier méticuleusement le déplacement des troupes, sans avoir la moindre idée de ce qu'ils voyaient, persuadés que leur oncle Michel René luttait déjà dans les prairies de l'Argonne. Ils interdirent de jouer Wagner dans leur

salon et, un *pisco* à la main, sous la clarté d'une lampe, s'amuserent à nommer les fleuves, les vallées, les villes et les hameaux. En quelques jours, ils recouvrirent le plan de punaises de couleur, d'épingles à tête, et de petits drapeaux en papier. Les servantes observaient cette pantomime avec consternation, en respectant l'ordre de ne pas mettre le couvert tant que la carte était sur la table, et personne dans la maison ne comprit comment on pouvait se battre pour une région où l'on n'habitait pas.

Pourtant, à Santiago, la guerre résonna comme un appel voisin, si puissant qu'il fut bientôt au centre de toutes les conversations. Brusquement, une autre liberté, celle du choix, celle de la patrie, était là, partout, affirmant sa présence et sa gloire. Sur les murs du consulat et de l'ambassade étaient collées des affiches qui avertissaient de la mobilisation générale et annonçaient des collectes de fonds. Des éditions spéciales étaient imprimées à la hâte et des demoiselles, qui ne parlaient que l'espagnol, fabriquaient des boîtes de chocolats en forme de képi. Un aristocrate français, installé au Chili, déposa une légation de trois mille pesos pour récompenser le premier soldat franco-chilien qui serait décoré pour fait d'armes. Les cortèges se formèrent sur les boulevards principaux et les navires commencèrent à se remplir de recrues, fils ou petit-fils de colons, qui portaient garnir les rangs, les visages confiants, les sacs remplis de costumes pliés et d'amulettes en écailles de carpe.

Ce spectacle était si séduisant, si radieux, qu'il fut impossible pour les trois Lonsonier de résister